LAURENT GAUDÉ

# CHIEN 51

roman



BABEL




Illustration de couverture : © Affiche LE CERCLE NOIR pour SILENZIO

© 2025 - CHI-FOU-MI PRODUCTIONS – STUDIOCANAL – FRANCE 2 CINEMA – JIM FILMS – ARTEMIS PRODUCTIONS.
Photo : Ombeline Le Gendre-Martin

Page 9, l'épigraphe est une citation tirée du *Soulier de satin*, de Paul Claudel © Éditions Gallimard

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16854-4

LAURENT GAUDÉ

# Chien 51

roman

*ACTES SUD*

*À celles et ceux qui n'ont pas oublié Delphes.*

*Car ce qui a existé une fois fait partie*
*pour toujours des archives indestructibles.*

Paul Claudel,
*Le Soulier de satin*,
Deuxième journée, scène xiii.

# 1

# DERNIÈRES VISIONS DU PORT

D'un coup, la ville devint folle. Lorsque les dirigeants de GoldTex annoncèrent que le rachat de la Grèce était finalisé, les citoyens d'Athènes furent pris de panique. Eux qui s'étaient massivement opposés à cette acquisition, qui, durant des mois, avaient manifesté, soutenu la jeunesse lorsqu'elle construisait des barricades et jurait d'aller jusqu'au bout, finirent par se tourner vers l'oppresseur et voulurent tous partir. Même les plus réticents étaient en proie à cette obsession : quitter la ville, ne pas rester prisonniers de ce piège, rejoindre au plus vite GoldTex et poursuivre leur vie ailleurs. Ils sentaient bien que leur monde allait disparaître et ils avaient peur. Des rumeurs circulaient : on disait qu'il fallait faire vite, que seuls les premiers seraient pris, que le sort des autres promettait d'être sombre. On disait que la Grèce allait être démembrée, vendue par morceaux, et que ceux qui resteraient habiteraient bientôt sur une terre d'esclaves, oubliés de tous.

Il fallait s'en aller. Plus personne n'en doutait. La folie s'emparait de la rue. Sur l'avenue Tsaldari, une

femme qui traînait derrière elle deux valises et ses trois enfants en bas âge s'arrêta net, se dégrafa jusqu'à montrer sa poitrine et se mit à hurler : "Prenez-nous ! Prenez-nous puisque vous achetez tout !" Sur le boulevard Thiseos, des hommes essayèrent de forcer un taxi à rejoindre le port. Devant la résistance du chauffeur qui s'enferma dans l'habitacle, ils finirent par saccager le véhicule, puis l'asperger d'essence et danser autour avec une rage qu'eux-mêmes, des jours plus tard, furent incapables d'expliquer. La défaite était consommée et la ville entière voulait fuir. Mais cela ne dura que quelques jours. Très vite, une résignation silencieuse succéda aux comportements les plus fous. Si c'était encore de la panique, elle était d'une autre nature. Les gens sortaient dans la rue avec accablement, comme s'ils s'étaient résolus à n'être que du bétail, comprenant que leur individualité ne pouvait plus s'opposer à rien de ce qui venait. Athènes marchait tête basse. Les familles avançaient, visage fermé, sans un mot. Toutes les artères qui menaient au port, à la gare ou à l'aéroport étaient saturées. Dans un réflexe absurde, beaucoup prenaient leur voiture, puis, une fois bloqués dans des embouteillages démesurés, constatant qu'ils ne pourraient plus ni avancer ni faire demi-tour, abandonnaient leur véhicule en plein milieu de la route pour poursuivre à pied, rajoutant ainsi encore au chaos. La longue file de voitures abandonnées semblait désormais n'être là que pour obliger les foules à des circonvolutions cruelles : rentrer le ventre, mettre sa valise sur la tête, se faufiler entre les carrosseries qui brillaient au soleil et réverbéraient une chaleur insupportable. Sur la bretelle périphérique qui menait à l'aéroport, le spectacle était inouï : des hommes et des femmes, par

milliers, patients, résignés. Malgré les annonces qui précisaient régulièrement que plus aucun avion ne prenait de passager, que de toute façon il était impossible d'atteindre les aérogares tant il y avait de gens sur place, la foule continuait à se présenter dans le vain espoir qu'un pilote finisse par contrevenir à tous ces ordres. La ville entière voulait partir mais elle était immobilisée par son propre nombre. Les rues grondaient du piétinement des foules impatientes, de ces milliers d'enfants tenus par la main à qui on disait de cesser de pleurer. Lorsque les nouveaux arrivants découvraient cette marée humaine, étrangement, au lieu de rebrousser chemin, ils y prenaient place avec l'assurance que c'était bien là qu'il fallait être, faisant taire en eux leur bon sens, et même leur instinct de survie, acceptant de s'annihiler dans la masse comme s'il y avait un réconfort à se presser ainsi les uns contre les autres, celui, peut-être, de constater qu'ils n'étaient pas seuls et que leur frayeur et leur infortune étaient partagées. Tout était lent et pénible. La foule était exaspérée par sa propre impuissance. Il fallait supporter cette attente qui, au mieux, n'amènerait qu'au triste contentement d'avoir gagné quelques dizaines de mètres et au pire, vous excitait les nerfs.

Lui, comme les autres, s'était levé pour partir mais, à la différence de toutes ces familles apeurées, il avait un badge et un brassard qui lui permettaient de passer les barrages, de doubler les files immobiles. On l'enviait pour cela. Il le sentait dans le regard que les femmes épuisées lui lançaient.

Sur le port du Pirée, deux paquebots s'apprêtaient à quitter Athènes. C'étaient des bêtes immenses mais

qui semblaient bien petites au vu de ces milliers de candidats qui espéraient monter à bord. L'embarquement avait commencé. Tous avançaient vers la passerelle avec une lenteur inventée par un bourreau méthodique. Il fallait montrer ses papiers, renoncer aux objets trop volumineux qu'on avait espéré pouvoir emporter. C'était chaque fois des cris, des protestations, des tentatives vaines de convaincre.

Il regardait cette humanité défaite et se sentait honteux de la quitter. Le navire militaire qui était à quai, plus petit que les deux autres, semblait l'attendre. Personne ne s'en approchait. Il était protégé par des soldats qui tenaient à distance les candidats à l'exil. C'est là qu'il allait d'un pas rapide. Deux jours plus tôt, il avait reçu son ordre d'évacuation personnel. Il avait fallu essayer de faire tenir dans sa petite valise tous les objets de son quotidien. Il n'avait dit au revoir à personne. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt, et pour la première fois, il en fut heureux car il pensa à la tristesse qui les aurait saisis s'il leur avait été donné de voir ce naufrage. Le bateau finissait de faire le plein. Il monta à bord et s'installa sur le pont pour observer le plus longtemps possible ce pays qu'il quittait.

Cela aurait dû durer des heures encore, le temps que l'équipage termine les dernières vérifications, mais soudain, un bruit fracassant déchira ses oreilles. Il sentit un souffle chaud sur son visage et dut s'accrocher à la rambarde pour ne pas tomber à terre. Une explosion venait de souffler, en une fraction

de seconde, toutes ces vies, toutes ces valises, ces familles encombrées. Elle avait même percé la coque du paquebot d'à côté. De là où il était, il vit la foule refluer vers les hangars. C'était la panique. Plus rien n'existait de la calme lenteur qui régnait encore l'instant d'avant. Des corps tombaient, d'autres les piétinaient sans même s'en rendre compte. Des mains lâchaient des enfants. Des familles se retrouvaient séparées. Et puis, quelques minutes plus tard, du côté des hangars, à l'endroit où tout le monde accourait pour s'éloigner le plus possible du lieu frappé par la mort, une seconde bombe explosa, tuant ceux qui croyaient s'être sauvés. C'était imparable et monstrueux. Tout saignait. Tout gémissait. Plus personne ne savait vers où fuir. Lui était tétanisé. Il ne pouvait plus quitter des yeux ce spectacle horrible. Il savait qu'il faudrait des heures pour retrouver les victimes et les compter. Des heures pour évacuer la zone et organiser le secours des blessés. Des heures pour ramasser les corps en miettes. Il était abasourdi, impuissant devant le carnage, avec, sous les yeux, cette foule indistincte qui venait de perdre tout espoir. Il pensa immédiatement au groupuscule Tigimas*. C'était probablement lui qui venait de frapper. Cela faisait des semaines qu'il menaçait de s'en prendre aux civils. Il avait prévenu qu'il ciblerait les gares et les ports pour empêcher les départs. Tout allait devenir laid. La Grèce allait être brûlée, écrasée. Elle allait se dévorer elle-même. Il était là, lui, accablé par ce spectacle d'horreur, inutile, parce que loin, déjà si loin, séparé du drame par les bastingages, par la hauteur du bâtiment et par le fait que le capitaine

* "τη γη μας (ti gi mas)" : "Notre terre", en grec.

avait ordonné de précipiter le départ et de larguer les amarres au plus vite. La lenteur avec laquelle le navire quitta le port contrastait avec la fureur qui régnait sur les quais. Il resta sur le pont, ne pouvant quitter des yeux, face à lui, la ville qui fumait, souffrait, criait. Les familles, là-bas, comprenaient que les bateaux ne partiraient pas aujourd'hui, qu'elles étaient prises au piège, frappées de tous côtés. Il les regarda pendant de longues minutes. Il ne pouvait plus rien, n'était déjà plus l'un d'eux. Il savait qu'il ne reviendrait plus. C'était la dernière image d'Athènes qu'il emportait avec lui : une ville à la bouche grande ouverte qui sentait la poudre et le sang. Tout était fini. Il ne serait plus jamais grec.

## 2

## LE SERMENT

Il entend le bruit sourd d'un objet qui frappe contre le mur, près de la porte d'entrée de l'appartement, au niveau de la box de livraison. Cela le sort du sommeil mais aujourd'hui, comme si souvent depuis quelque temps, il hésite, ne sait plus mettre un nom précis sur ce qui l'entoure. Sa conscience flotte, il repense aux rues d'Athènes, au port du Pirée qu'il a quitté trente ans plus tôt, à tous ces mondes qu'il a vus disparaître, à toutes ces histoires qui l'ont traversé et dont il ne reste plus rien que le souvenir qu'il en garde. Il lui faut quelques minutes pour retrouver l'épaisseur de son corps. La fatigue, oui, la fatigue, c'est elle qui l'amène à son propre nom. Lorsqu'il la sent peser sur sa cage thoracique, il n'a plus de doutes, il sait qu'il est bien Zem Sparak, un "chien" comme on les appelle au dépôt, fouillant dans les rues de la zone 3 depuis vingt ans pour le compte des autorités, oui, il est bien celui-là et il va falloir se lever, aller au bout de cette nouvelle journée qui sera aussi longue que les autres, aura, c'est certain, le même goût de promesse non tenue que les autres.

Il a compris à quoi était dû le bruit qui l'a réveillé. Son réfrigérateur connecté a encore commandé des packs de lait frais, comme chaque matin depuis dix jours, parce qu'il ne l'a toujours pas fait réparer, six ou douze bouteilles, deux fois par semaine, c'est selon les caprices du processeur défectueux – et les bouteilles s'entassent, il ne sait plus où les mettre tant la cuisine en est pleine. Cette réalité l'attriste et lui pèse d'une façon démesurée tandis qu'il s'extrait de son lit, et pourtant aujourd'hui encore il ne fera rien, parce que la dernière chose dont il a envie, c'est de passer une partie de la matinée à répondre à un questionnaire de déclaration de dysfonctionnement avec la voix métallique de l'opératrice qui lui demandera de répéter sa réponse trois fois. Alors aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, comme tous les jours qui ont précédé, il s'habille, enjambe la pile de bouteilles de lait dont certaines doivent déjà avoir tourné et sort, soulagé de revenir à la seule chose qui le sauve de l'ennui : la rue.

"Il y avait combien de voitures ?"
"Au moins quatre…"
"Et celui qui a gagné, vous l'avez vu ?"
"Comme je vous vois."

Il y a quelque chose d'inhabituel au carrefour 36. Il sait reconnaître cela. À l'angle, là où il y avait autrefois la petite épicerie de Safir (mais cela fait longtemps que les gens du coin ne vont plus dans une épicerie – et qui peut dire où est Safir aujourd'hui, dans quel taudis, vivotant de quels trafics, dormant dans quel

dortoir de l'avenue III ?), là où il ne reste désormais plus rien qu'un rideau de fer rouillé, il y a un attroupement. Il sent "la fièvre du trottoir" comme dit le vieux Tobo, qui mendie dans les quartiers sud, dégoupille les canettes avec ses dents et verse toujours un peu de bière au sol avant la première gorgée pour que les "dieux ne nous en veuillent pas de boire alors qu'on devrait être en train de faire sauter ce monde qui ne ressemble plus à rien…". L'excitation court sur les visages de tous ces gens qui se tiennent côte à côte, pressés par une même curiosité. Il s'approche. Tous ont quelque chose d'exalté. Ils ont tous une lumière de drogués dans le regard. "J'aurais jamais pensé voir ça de mon vivant, dit un vieil homme aux yeux d'enfant. *Destiny* est passée." Il entend la phrase répétée et commentée à l'infini, de bouche en bouche, avec extase et incrédulité. La saison des tirages au sort a débuté. Chaque semaine, dorénavant, la population va retenir son souffle, rêvant d'être sortie du lit par un appel providentiel. Ce matin, à l'aube, un convoi de voitures noires comme on n'en voit pas ici s'est arrêté devant l'immeuble. Ils ont emmené un type. Il y avait des caméras, des gardes du corps, des présentateurs, tous les attributs de ce monde lointain que l'on ne connaît que par les images de la chaîne *Destiny*. Et maintenant, tous se racontent ce qu'ils ont vu. *Destiny* est venu. Cela veut dire que c'est possible, que demain, c'est peut-être eux qu'on viendra chercher. C'est comme si d'un coup ce bout de trottoir était devenu sacré, parce qu'il porte l'empreinte du miracle. *Destiny* a emmené un homme dont la vie va changer, exactement comme ils le montrent dans les spots qui passent en boucle sur les grands écrans des carrefours. *"You think you deserve a better life? Thanks*

*to* Destiny*, you'll get the best life ever!"* Et les images de l'instant où sa nouvelle vie lui tombe dessus doivent déjà être diffusées. Aujourd'hui, la félicité est tombée au coin de cette rue parfaitement banale. Le sort a des doigts agiles qui déposent la lumière même dans les bouges les plus improbables. Un quartier entier va vivre pendant des semaines en commentant cet événement jusqu'à l'ivresse. Sparak ne partage pas leur joie. Depuis qu'il s'est approché de l'attroupement, une image le hante. Il y a des années, il en avait vu un autre, de "vainqueur", comme ils disent. Pourquoi est-ce qu'il ne peut s'empêcher de repenser à cette scène ? Pourquoi n'accepte-t-il pas d'y croire, lui aussi, de se laisser aller à la crédulité ? C'était sur l'avenue VII. Il revoit parfaitement la séquence : quelques heures à peine après être venus le chercher, ils l'avaient ramené, déclarant qu'ils s'étaient trompés. Une erreur de système. L'homme était resté deux heures en zone 2 – juste le temps de croire que sa vie serait dorénavant celle d'un privilégié, puis il était revenu dans son taudis. *Best life ever*. Il n'avait pas supporté. Quelques minutes plus tard, alors que les voitures noires du convoi disparaissaient, il était monté au trente-deuxième étage et avait sauté. *Destiny* n'en a probablement jamais rien su, n'avait, en tout cas, pas diffusé les images de son corps écrasé sur le bitume mais lui, Zem Sparak, il s'en souvient, parce que c'est lui qui l'avait ramassé. Et maintenant, il ne peut plus penser à autre chose. Il est comme enlisé dans ce souvenir.

C'est à cet instant que son bracelet se met à vibrer. Il regarde l'écran. Il est appelé sur zone et cela le soulage. D'un coup, tout disparaît : *Destiny*, la joie des badauds, les souvenirs lointains de sang poisseux…

Il laisse tout derrière lui et revient à ce qu'il est : un chien. Quelque part une rixe a éclaté, une femme s'est fait cogner ou un pauvre type attend d'être embarqué. Alors il quitte l'attroupement des bienheureux qui continuent à se réchauffer à la lueur du miracle et il prend la direction des Décharges Citoyennes en crachant sur la crédulité des foules.

"Oh non…" Il a prononcé ces mots avec un air de dégoût lorsqu'il a vu s'afficher sur son bracelet l'endroit précis où il devait se rendre. "Localisation : Décharges Citoyennes. Avenue VIII. La Steppe." Il soupire. L'avenue VIII, c'est une route à quatre voies, surélevée, au sud-est de Magnapole, sur laquelle plus aucun véhicule ne roule parce que les deux ponts à ses extrémités ont été condamnés. Au sud, l'un s'est partiellement effondré lors d'une averse particulièrement violente. Au nord, l'autre a été détruit il y a vingt ans pendant les Grandes Émeutes. L'avenue VIII est un bras coupé, inutile, sur lequel ne peuvent plus aller que les piétons. Sous la voie rapide s'étale depuis des années un grand terrain vague que les habitants ont appelé la "Steppe" parce qu'il est battu par les vents et que rien, étonnamment, n'y a jamais été construit. Mais ce n'est pas pour cela qu'il peste. C'est parce qu'il contemple la pluie jaune, presque orange, qui tombe dru et il sait qu'il va devoir se risquer en dehors de la zone couverte. Il n'a pas pris son *Smart Rain*. Sans textile intelligent, dans les quartiers non couverts, il sera trempé en deux minutes. Il va avoir droit aux pluies acides, à la grêle, aux bourrasques qui s'abattent d'un coup et laissent place quelques secondes plus tard à des rayons de

soleil aux airs faux, et cela l'éreinte. Les travaux d'agrandissement du dôme climatique ont été lancés depuis des années, mais il y a toujours ces avenues pourries où l'asphalte suinte d'une couleur jaune et où les devantures sont bosselées par les giboulées qui tapent la tôle avec rage. Mais ses jurons ne servent à rien. Il faut bien qu'il y aille. Alors il prend la direction de l'avenue VIII et tant pis pour les trombes d'eau qui lui laisseront sur le visage des traces d'huile sale.

Le corps est là, couché sur le côté droit, au milieu de nulle part, dans cette Steppe qui s'étend avec tristesse sous l'ancienne voie rapide. Il s'attendait à tout, un vol, un accident, une bagarre entre deux dealers, mais pas à un cadavre. Il reste silencieux, incline la tête pour contempler le visage du mort, bouche et yeux grands ouverts. C'est un homme, caucasien, proche de la cinquantaine. Il sent une émotion étrange monter en lui. Ce pourrait être moi. Il ne sait pas pourquoi il pense cela. C'est ridicule. Et pourtant, il regarde attentivement le visage et n'ose pas encore se pencher sur lui. Que craint-il ? Il ne saurait le dire. Mais c'est comme si le cadavre allait l'appeler, lui demander de s'approcher et lorsqu'il sera tout près, l'implorer de faire un serment, comme ils le font tous, le vieux serment qui exige qu'on cherche la vérité et qu'on trouve le tueur. Sparak hésite. Quelque chose en lui ne veut pas. Comme si cet homme, allongé dans la boue, n'était pas un cadavre mais un guide, l'invitant à emprunter un chemin qui ne pourra que le perdre. Alors il reste droit, contemple encore un temps la

scène. Le "siffleur" qui a trouvé le corps et prévenu les autorités est à ses côtés : Bareïm. Il le connaît. Un gros gars qui aurait pu être un athlète mais qui s'est ruiné la santé en mangeant des donuts de façon compulsive.

"Pas beau, hein ?" dit Bareïm.

"Non", répond laconiquement Sparak.

"Ils ont dû lui tomber dessus à plusieurs…"

Sparak ne répond pas. Il n'aime pas parler pour ne rien dire. Et surtout, il n'aime pas particulièrement les théories de Bareïm. Comme tous les "siffleurs", Bareïm veut montrer que lui aussi a des dons d'enquêteur, et il ne peut pas s'empêcher d'échafauder des conjectures comme si cela faisait partie de ce qu'on attendait de lui.

"Selon moi, continue-t-il, en veine, c'était pour lui piquer deux pauvres doses de TQX ou un truc minable de ce genre, et il a dû se défendre. Les gens ne savent plus fermer leur gueule quand on les rackette !"

Bareïm se met à rire de sa propre remarque – ce qui fait bouger toute sa carcasse. C'est à ce moment-là qu'on entend la voix électronique de son Curasix monter de sa poche :

"IMC 39,7… Artère bouchée à 67 %. Pression sanguine saturée à + 16. Il vous reste six ans, huit mois et vingt-deux jours à vivre…"

Le géant fouille dans sa parka, un peu honteux, et éteint l'appareil.

"Putain… Il suffit que je rigole ou que je tousse pour que cette saloperie se déclenche…"

Sparak le regarde, un sourire un peu narquois sur ses lèvres. Ainsi donc le gros Bareïm a cédé à la mode

de ce petit gadget inutile qui fait fureur. En récoltant quelques données, il annonce fièrement à son possesseur les heures de vie gagnées si celui-ci mange mieux, fait du sport, monte les escaliers à pied. Il n'aurait jamais pensé que Bareïm ait le souci de se ménager et cela le fait rire. Bareïm le voit et dit, comme pour répondre à la phrase que Sparak n'a pas prononcée :

"C'est ma femme…"

Zem Sparak pourrait lui demander pourquoi il continue à manger des donuts s'il veut vivre plus longtemps mais il ne le fait pas. Au fond, il n'a pas envie d'entendre les réponses du géant.

"Tu l'as déplacé ?" demande-t-il en montrant des traces autour du corps.

"Ah non, répond le gros, pas touché."

Alors Sparak le fait. Il se penche sur le cadavre et le saisit par l'épaule pour le mettre sur le dos. Mais ses mains glissent et le corps lui échappe. Déséquilibré, il pose un genou à terre et macule son pantalon de boue jaune. Il soupire, puis recommence. Il l'agrippe avec plus de force cette fois et le fait basculer. Les pans du grand manteau de la victime s'écartent et son torse apparaît. Bareïm ouvre la bouche et laisse échapper un juron de surprise. Une longue incision court de la trachée jusqu'au diaphragme puis se divise sous les dernières côtes au-dessus du nombril. Il a été ouvert, comme un poisson.

"C'est quoi, cette horreur ?" demande Bareïm et il y a de la peur dans sa voix.

Zem Sparak ne répond pas et remet délicatement le manteau sur le mort.

Il attend l'ambulance plus d'une demi-heure. S'aventurer dans la Steppe n'est pas une chose courante et le chauffeur a cherché un moment l'accès au terrain vague. Le gros Bareïm est parti depuis longtemps, trop pressé d'aller raconter ce qu'il a vu. La pluie s'est mise à tomber, une pluie épaisse et jaune. En cinq minutes, il a été trempé. Il n'y a rien à faire, aucun arbre, aucun bâtiment aux alentours pour se mettre à l'abri.

Lorsque la voiture arrive, l'infirmier fait une moue de dégoût, visiblement contrarié à l'idée que Sparak salisse ses fauteuils. C'est pour cela qu'il lui demande de monter à l'arrière et de rester aux côtés du corps. Il ne peut pas se douter que c'est ce que voulait Sparak.

Dégoulinant de pluie, Zem sent dans ses cheveux et sur son visage la viscosité des résidus huileux mais peu importe. Le véhicule glisse sur les routes de ces quartiers sans nom en direction de la morgue Saint-Espoir, dans le district 6, et il se sent bien.

Il a besoin de ces minutes, longues, où il est à quelques centimètres du corps, pour que le pacte ait lieu entre lui et le mort. Il laisse son esprit s'ouvrir à cette présence étrange. Quelque chose débute. Il le sait. Le hasard l'a choisi, lui, pour qu'il soit le témoin de cette vie saccagée. Alors, il jure, en silence. Il jure qu'il trouvera. Que celui qui a tué sera châtié. Il jure que le temps n'aura pas de prise sur sa ténacité. Il jure qu'il remontera la trace du sang, patiemment, pour qu'au meurtre ne soit pas ajouté l'outrage de l'oubli. La voiture roule et il voudrait que le trajet dure plus longtemps. La mégapole déploie ses grandes avenues

qui toutes partent de la zone 2 et viennent mourir ici, comme les rayons d'un soleil fatigué. Ils prennent le boulevard du Schisme, le seul grand axe circulaire reliant les huit districts, en direction du quartier RedQ. La morgue est au-delà. Il laisse la ville défiler et il lui semble en être le gardien, celui qui veille sans jamais se montrer, celui qui reste au côté des morts et sait que les rues sont pleines d'un autre peuple que celui qu'on voit. Il y avait là un homme, avec une vie, une histoire, des zones d'ombre et de grandes envies… et il n'y a plus rien que de la viande ouverte. Il va devoir se pencher sur cette existence, près, tout près, jusqu'à pouvoir la déplier et chercher en elle où s'est logé le meurtre. À quel moment de sa vie ? Lors de quelles rencontres, à la suite de quelle humiliation ou pour quelle vengeance ? Il va falloir trouver depuis combien de temps elle était là, cette mort. Il ne pensera plus qu'à cela, travaillera sans relâche. Et pourtant, que lui est cet homme ? Il l'aurait peut-être trouvé stupide ou pédant s'il l'avait croisé de son vivant. Il pense à l'absurdité de l'enquête qu'il est sur le point de commencer. Il ne peut pas s'empêcher de se poser la question. Qu'est-ce que ça changera qu'il élucide ce meurtre ? Celui-ci, un autre. Des gens se battent, se blessent et saignent, des assassins tombent sur d'autres hommes devenus proies parce qu'ils se sont aventurés trop loin de leur territoire, voulaient connaître l'excitation des mondes dangereux. La plupart de ceux qui meurent auraient pu être assassins. Chaque jour, ils se croisent, se jaugent et s'affrontent. Qu'est-ce que cela change ? Chaque jour, ils projettent de se voler, de se tuer. Tant d'autres sont déjà en train de faire des plans pour des crimes à venir. Il sait qu'il n'ira jamais aussi vite que tout

ce qui se fomente dans la rue à chaque instant. Et pourtant, il jure. Il trouvera. Pas pour épurer la ville, pas au nom d'une prétendue morale ou d'un souci de justice, non, il trouvera, parce que le mort lui a demandé de jurer.

Une fois revenu dans le district 7, il se dirige vers la borne de la place des Feux. Il y retrouve Solar et Mazdo. Ce sont les deux seuls flics en uniforme qu'il aime bien. Ils ne sont pas comme les autres, ils ne le regardent pas de haut. Il leur arrive même de déjeuner ensemble, parfois. Solar vient de finir de saisir un cas de bagarre entre deux filles qui tapinaient. Ils l'accueillent avec un grand sourire.

"Alors, Zem, tu t'es roulé dans une flaque ?"

Et Mazdo rit en montrant ses dents cariées.

"Marrez-vous… marrez-vous", répond simplement Zem en s'approchant de la borne.

"Allez, viens boire un coup avec nous, reprend Solar, on va à la Niche."

"J'arrive, répond Zem. Faut d'abord que je rentre ça, j'en ai pour deux minutes." Et il commence à saisir les informations qu'il a récupérées : lieu, heure de découverte, description du corps. Il faut entrer toutes les précisions pour qu'elles aillent dans la grande database du crime, cet océan de données, gargouillis d'agonie, de foutre, de sang, de cris de terreur, qui est la cartographie la plus exacte de la ville.

Soudain, au moment où il appuie sur la touche pour valider sa saisie, l'écran devient noir, un signal d'alerte rouge apparaît : "Dossier verrouillé". Il ouvre la bouche de surprise, laisse échapper un petit bruit comme un gémissement contrit : "Non…" Il appuie

deux, trois fois de suite sur la touche avec l'espoir de pouvoir revenir en arrière… "Oh non…" Mais rien n'y fait. Au bout de quelques secondes, le message change et il voit apparaître l'inscription suivante : "Veuillez prendre immédiatement contact avec votre pilote."

Cette fois, il hurle. "Putain !" Il tape du poing contre le clavier. "C'est pas possible !…" Mais il sait bien que ça ne sert à rien, que ça ne changera rien. Il reste là sous la pluie, devant l'écran, comme s'il ne pouvait pas se résoudre à ce que le programme central lui ordonne. Et pourtant il sait qu'il va devoir le faire : prendre contact avec ce que les autorités appellent des "pilotes" et ce que les gars, entre eux, nomment des "maîtres-chiens". C'est le nouveau protocole mis en place depuis peu pour obliger les services des différentes zones à collaborer entre eux lorsque les enquêtes l'exigent. C'est comme si son serment venait d'être injurié, comme si quelque chose s'immisçait entre lui et le mort. S'il est "verrouillé", il ne fera pas les choses à sa manière. Il se sent soudain vulnérable. À partir de maintenant, il va devoir obéir aux ordres d'un pacha de bureau qui n'est sûrement jamais sorti de sa zone. Un grand mécanisme vient de se mettre en marche et il sait qu'il va lui imposer son rythme à chaque heure de la journée, alors il ne peut rien faire d'autre que s'éloigner en maudissant cette journée qui le jette dans les bras d'un monde qu'il n'aime pas.

## 3

## L'ÎLE-GUICHET

Le port d'Argostoli avait été totalement réaménagé. Les bateaux arrivaient à Céphalonie et déposaient les passagers devant des bâtiments immenses où les files d'attente dessinaient une étrange cartographie administrative. Une grande partie de la ville était organisée autour du tri des arrivants. Les paquebots déversaient chaque jour la population qui avait réussi à quitter Athènes. Pendant toute la durée du trajet, les passagers essayaient de glaner quelques informations. Il était rare que les membres de l'équipage répondent aux questions. La plupart du temps, ils faisaient une moue mystérieuse – sans qu'il soit possible de deviner s'ils savaient quelque chose qu'ils préféraient taire ou s'ils ne savaient rien. Lors du débarquement, tout était lent et craintif. Les familles se regroupaient, les mères tenaient les mains des plus petits et disaient aux grandes sœurs de garder un œil sur les autres. Le premier hangar était dédié au tri sanitaire. On vérifiait la température de chacun. Ceux qui marquaient des signes de fièvre ou d'infections manifestes étaient invités à rejoindre un autre bâtiment. De là, en car, on les amenait vers un immeuble du côté de Koutavos, qui faisait office d'hôpital. Pour les autres, le